XAVIER ABRIL
L'Automate
Petit crime bourgeois (1929-1930)

I

Le père et le fils fou

Cet homme-là, cet idiot, cet alcoolique qui fait son entrée dans le restaurant, est un vaincu de l'espèce. En plus de son nez affreusement rouge, il a un fils à l'asile. Mais dans ses yeux égarés comme dans sa peau, dans son oreille d'homme, il y a un total oubli du fils; oubli en lui, substantiel, malheureux, au seul écho nocturne, quand les animaux de verre lui arrachent le cerveau et que ses mains convulsées sautent vers l'inconnu, vers l'arme qui n'existe pas, vers le corps qui se perd. Son cœur abruti ne l'écoute déjà plus. Sa démarche est celle d'un homme qui n'a aucune responsabilité. C'est un automate de l'espèce, de l'inconscient. Son squelette aussi déambule en lui, de sorte que le moindre mouvement d'os l'exaspère. Sa chevelure le poursuit avec la furie aveugle des animaux. Depuis la bourrasque de la racine et du cri. Le tremblement de ses mâchoires, l'entrechoc sonore et lugubre de ses dents ont commencé à lui ordonner une mort certaine. Il mourra d'un coup, d'une attaque soudaine de sa denture. Et il n'aura pas le temps de blasphémer, ni de nous montrer le tableau des yeux blancs des justes.

En fin de compte, la scène sera bien triste: raide, au fond du cercueil, la moustache pathétique, il sera une chose élémentaire, végétale, vermine en décomposition.

De sa niche étroite, il ne pourra plus revenir au restaurant où il mangeait pour trois sous, complètement imbécile, non sans

une risette de contentement à l'adresse du garçon ignorant du fils fou.

(Lui, mort, auprès de son fils fou, ne réussit pas à tromper la solitude, les hauts murs de plâtre où se trouve son fils fou, le froid étouffé des tempes, la difformité courbe de l'épine dorsale. Même après la mort, il ne pourra ignorer son fils fou.)

Il entendra du fond de sa mort le haut, le large, le long silence de son fils fou qui égare continuellement ses mains dans la salle, entre les lits blancs où courent les souris, derrière les miroirs: sur les plages aux baigneurs nus et les sexes de sable.

*

Seconde estampe

Il ignore la connaissance tragique qu'ont de lui la vie, la bouteille, le passant, l'argent qu'il dépense ou le mal lui-même; pis encore, gris dans la distance, l'origine, le calendrier de son fils fou.

L'homme du restaurant voit son fils sur la table: des tibias qui trébuchent dans l'obscurité de la cellule. Les cellules renferment la plus terrible folie qui existe au monde. Le fils fou entre le vin, la nourriture et la boîte de cigares.

On entend une pendule, le tic-tac, le temps interminable du balancier. On voit l'atmosphère et le ciel du fils fou. Les yeux du père s'épouvantent. Ils s'obscurcissent, s'allument. Ombre. Feu. Mais plus terrible encore est la vision des os qui bougent maintenant entre les paupières fermées, humides du père. La maladie a commencé à lui ronger les dents et à lui assombrir la vue, ce qui, chez tous les malades, est tellement triste, comme

un naufrage au fond de la vie. Il ne manque à sa personnalité dégénérée que ce balancement hors du temps, à intervalles blancs, qu'ont les fous dans les moments qui précèdent la crise. Son nez, ses dents pourries, ses lèvres abîmées et fendillées lui donnent une nuance de mépris.

JAMAIS LES FOUS N'OUBLIENT LEUR PÈRE.

II

Le sommeil

Pendant qu'il dormait, il souffrait d'attaques, de convulsions, jusqu'à dégouliner, pâle, tremblant, épars, nocturne. On lui attachait les bras dans son lit, et ses paupières se vidaient à l'infini. On aurait dit qu'on les lui enfonçait dans l'inconnu, si violent était le tableau, le crime. Pendant qu'il dormait, on lui faisait des piqûres qui le laissaient évanoui, oublié, vidé de la couleur de ce monde. Il jetait des cris obscurs, aigus, terribles, qui s'entendaient rouges dans l'aube striée par le chant des coqs. Entre les cris, sans ordre, par éclats, les noms de sa mère et de son père. Cris jetés sans dents, dans l'horreur de sa bouche vide. Cris qu'il percevait aussi avec la complicité permanente, bruyante et infernale de ses oreilles.

Enfermé dans l'écho, sans ciel maintenant, presque sans corps, il demeurait assommé, froid, obstiné dans le silence de ses veines, sous la garde de la douleur; pis encore, persécuté par le battement et l'appel du feu, possédé par l'image, le bourdonnement sexuel de la mouche. Montré du doigt dans son sommeil. Sous les paupières, derrière, affalé, livide, il songe: «Puanteur. Décomposition. Mon cadavre pèse. C'est pour ça qu'il faut mourir.» L'obsession guide et fatigue les jambes du jour et du rêve. La maladie est ce qu'il y a de plus vivant et de plus dramatique dans l'homme.

À nouveau il saute, il crie, il s'égare entre les draps. Il sue des aisselles. Et il vit, on sait qu'il vit seulement parce qu'il sue. C'est horrible. Il vaudrait mieux ne pas vivre. Le père, cependant, gît sur sa couche avec sa chérie bossue, sans sourcils, chauve, la peau noire, sèche, veinée. Son fils est à vingt ans d'absence de ce moment et pourtant il souffre encore d'une gestation laborieuse, à bout de souffle, humide, convulsé, sous l'acte du père et de la mère. Il est dessous, plus bas que la chaleur perdue, que les substances qui amènent la crainte et le tremblement. Il est là, oui, vitrifié dans une couleur qui réclame en hurlant une atmosphère plus vive, plus claire, douce, lente, optique, heureuse. Le malade resplendit par les yeux, les pommettes, en jaune — presque sans nuance —, en angle. Des petites fissures, des sinuosités, des éruptions émondent le désespoir et l'enfièvrement. Son front reste haut, froid, ultramontain. Perte du sens, de l'espace, du paysage, de l'encadrement de la porte, de soi-même. Douloureuse, triste distance d'avec le monde naturel. Disproportion, cécité, tics, «horreur de l'espace». Yeux et verre: rêve et verre. Chute dans tout le squelette; parmi la chaux, osseuse la douleur. Os contre os. Sans mouvement, nul, le corps devenu drap. Les intériorités de l'intestin crient comme des tubulures. Le malade se redresse et ne pisse pas. Moisissure dans le rein blanchi; champignons dans le rein. D'un côté, Sergio va mourir — bien qu'il ne s'appelle pas Sergio —; de l'autre, le bras long, la main tendue vers le destin, les os de la main bleuie, transparente, radiographique, atroce. La fiche du matin annonce acétone, albumine, paralysie progressive: MORT inévitable de laboratoire. Le malade remue douloureusement la mâchoire, il parle, mais on n'entend rien d'autre que les syllabes aiguës qui se cassent en arêtes blessantes, coupées. Seul parle encore le poil du malade. Il est mort d'un côté, le droit. La mort l'a surpris avec le pénis en érection et un seul testicule. L'infirmière lui a sauvé l'autre, mais sans le pénis, naturellement, comme il convient à une infirmière sans ovaires. L'autre côté, le gauche, est soumis à la rude épreuve du désespoir et de l'orgasme mortel. Le patient ouvre les yeux et les referme, ou mieux, il ouvre les paupières et les referme: la nuit

vient, douleur sans voix. Il n'a pas d'yeux, seulement une lueur pathétique, l'immobilité dans ce qui est perdu, sur le pénis en érection, dans le testicule. Le malade est coupé du monde par un paravent, par l'analyse et par les organes génitaux.

Le père recule quand le fils lui tend son unique main, ses ongles d'une couleur désespérée, accusatrice, héréditaire. Le fils est endormi et il ne rêve plus. Il tient sa main tendue, obstinément dirigée. C'est l'os décoloré, verdâtre, décalcifié. Le désespoir joue ses dernières heures, sa carte obscure, coupée d'une lumière obèse, soûle. Le mal pousse la douleur dans un cercle de feu et d'épées. Fond noir. Songe noir. Le fou gît d'une seule couleur, immobile, la tête prise dans les serres des phalanges comme les fœtus. Il est oblong, sale, vermoulu. La lumière jaune qui pénètre par les carreaux semble une eau-forte, gravure fantastique du possédé. Les yeux sont fermés par un cercle de feu et une fleur. La neige s'accroît, au fond, à l'horizon du sourcil. Sur un tertre, entouré d'un croissant de lune, un pin se rappelle les premières années de son enfance. Pâques et bêlement.

III

Le silence

Sur sa couche, dans le blanc aseptisé, sous la lumière transparente des paupières, le fou endormi, silence; le silence, l'obscurité du blanc mort, vague, égaré —; l'autre corps, silence; les yeux, les cils, le calme facial, desséché. Le paravent, maintenant, c'est le ciel avec son insistance, sa présence bactériologique de sœur de charité, dépourvu d'étoiles, veuf d'anges, presque sans aucun ciel et sans nuage aucun. Le silence, seulement le silence des membres taillades, vides de sang, sans pouls, mais silencieux. Les cheveux, silence, vie, horreur de la chevelure tombée dans le silence. Dans les veines des paupières, silence —; sur le nez, le profil,

dessin de la mort, silence —; dans les oreilles, cave, terreur, parole première, silence —; dans le cou, nœud, os effilé, mauvais souvenir, main sexuelle, silence —; dans la poitrine, ascension du lierre, silence —; dans la voix, langue garrottée, silence —; sur les dents unies, silence —; dans les doigts des pieds, animaux, silence —; aux aisselles, tropique, végétation, singe, silence —; parmi les poils du sexe, obscurité, silence —; ligne mince, à peine dessinée, posée sur la lisière sans rêve du silence. De l'autre côté, le corps en équilibre spasmodique, dans le vide. La chambre culmine dans le rien —; l'atmosphère environne la peau douce, doucement —; dans le pathos de la lumière pèse le silence du corps déjà perdu, enfui. Le silence, paupières, ongles. SILENCE.

IV

Origine et présence de l'homme

Selon l'angle adamique propre au paradis, ou peut-être sur le squelette en fonction du songe, l'homme prend appui; en accord avec son espoir calculé au plus juste, sa rosée céleste, étoilée, aimantée. Affluent la couleur, la plasticité, la présence. Venant ainsi et s'en allant par les chemins. Qui l'a vu un jour possède son intimité qui est douleur. Adapté à de sévères ordonnances extérieures, de nature urbaine, à la lumière des phares des voitures, dans les rues érotiques, le squelette de l'homme paie sa gabelle. D'avoir vécu et d'être mort. Cette croix de cimetière signale un regain d'intérêt funèbre pour l'homme. L'orphelinage chaulé des murs blancs, dévoilés, l'épuise. Le ressac des murs qui taisent la psalmodie du ciel. Qui — être humain ou animal — pourrait oublier cette dimension où le pouls s'éteint pour toujours? Peut-être que la mémoire se perd derrière le temps, par les côtés de l'homme, quand ce dernier est tombé sur les mains dans l'inconnu où vit à peine l'ombre d'un rideau moisi? Cependant, je pense qu'il

souffre encore, plié en contorsions noueuses, dégouttant comme parmi les rochers. Distillé, essoré dans les linges que la nuit étire, il dort jusqu'à l'aube, cependant que naît l'os frontal découpant la lumière du jour. Pourquoi faut-il que le désespoir dégage le front comme pierre dans la carrière dure et ingrate? Le burin pique et repique la tempe. Le jet jaillit du filon qui est une géographie de veines. La sensualité se casse en arêtes, se fissure là où manquent déjà la peau, la chaleur, la disposition artérielle. Les yeux ont la teinte de la brique et se trouvent défaits, immobiles, sans traits, comme sur les pierres primitives.

Au fond, tout au fond — au tréfonds de la cornée — la lumière s'éteint. L'air fait serpenter la langue de la flamme qui est une voix, peut-être la dernière parole dans la caverne des yeux. Éteignez-la. Vous avez tous les éléments en main. Toute la vie, jour et nuit, avec la flamme dans les yeux qui s'éteint.

TERRIBLE. TERRIBLE. TERRIBLE.

Qui a dérobé le cri de l'homme, l'arrachant du larynx avec la bouche et les gencives? L'être lui-même l'ignore dans le silence de ses os meurtris. Mais une main, ou le vent d'une main, impose cette prostration tenace, martyrisée. Pour rien en ce monde je ne m'en remettrai à ce déchirement presque occulte entre les veines de l'œil gauche, assombri, dilaté. Je garderai mes distances de maraudeur — hérissure pathétique — envers le monde animé. Les yeux fugaces sur le vide. Je ne craindrai pas la proximité soudaine, imprévue, pelotonnée du porc-épic: l'hiver animal de ses aiguilles. Mais seulement, là-bas, la solitude, la voix éteinte, le cou éteint et les aisselles violentes et vitales. Là-bas, la limite — où il ne pleut plus — hérissonnée.

En-dessous et de chaque côté de Sergio, la clarté est en train de bouillir; lui-même bouillonne; plongé dans des brises chaudes de hamac, le paysage le berce au creux de brins paillés de roseaux et d'ozone. La lumière de ses cheveux rehausse une bise courte, paysanne, famélique.

En d'autres temps, peut-être dans les oreilles d'un temps jadis tout bruissant, Sergio entendrait les paroles. Aujourd'hui, il est condamné dans la conque de l'écho. Il veut entendre, mais il n'entend pas; voir, mais ce n'est pas possible, être vu peut-être. Sergio vit-il? meurt-il? Sergio est mort, mais pas comme tous les hommes. Sa mort est-elle, qui sait, oubli léger du monde? La lumière et la vision de la nue lui conservent une douceur de tapisserie, présent dans le souvenir. Le paysage, le ciel qu'il vit toute sa vie, il ne pourra pas l'oublier, lui qui est oubli, sommeil sans veines, pâleur. Cependant, on ne pourrait rencontrer Sergio que par la pensée. Sa latitude n'existe pas, à moins que la surprise ne donne leur essor aux dernières hirondelles qui viennent au monde par un plan incliné et qu'elles ne l'aient entendu chanter au creux de l'aube.

Le fleuve fend le paysage comme le brouillard au fond des yeux. Les bras de Sergio doivent se plonger dans le courant, morts, interminables, fuyant l'écume et la rage. Les bras qui ouvrent le zénith. Les rayons qui se glissent dans le chas de l'aube, les bras de Sergio.

Comment pourrais-je le rencontrer avant de vivre, comment, avant de mourir? Où, sur quel degré dévoyé de ce monde grelottant, fuyant? Sur quelle route qui ne tire des larmes de l'air pourrais-je rencontrer ses yeux? Où continueront-ils, vrilles, à forger des soleils, des automnes? J'irais en un pays inconnu chercher ses paroles pour les prononcer avec l'innocence première des voyelles maternelles. Aller à la rencontre des viscères de l'homme et pouvoir parler avec les tissus intimes, aux confidences désenchantées. Qui se soumet à l'inouï sidéral, aux bois, au pentagramme vide du puits nocturne, hurlant? Aux calories de la corde et de la haine végétale? La voix s'éteint en fermant les oreilles des impuissants qui traînent au travers des nuits leurs haines sans salive. Les impuissants qui meurent sans le contrepoids d'une femme ne quittent pas ce monde comme ils le devraient. MORT boiteuse, sans pénis.

Sergio pourrait être dans un lieu pourvu de jouissance passée, c'est vrai, mais épuisante. Pour cette simple raison, Sergio s'y refuse à temps. Que la dernière forme ne le prenne pas par surprise. Il s'est prémuni contre toute atteinte possible du destin. On ne sait pas s'il méprise encore la naissance ou la mort. Selon leur penchant inconnu, les fleurs vibrent jusqu'à ouvrir un nouveau sexe. Le vol du parfum — bordé par le pressentiment — circule à l'entour de Sergio. Vif ou mort, corps ou néant, il verse des fulgurances: éclats de brises.

C'est l'oubli du sommeil dans le monde. Le chemin — arrosé de soleil — de l'immaculé qui ne rencontre ni les seins ni les mains. Les matins ne pourraient nous revenir si rien de tout cela n'arrivait à Sergio. Peut-être garderont-ils cette frustration d'arriver comme des oiseaux blessés qui perdent le sang de l'aube. Avec Sergio, elles viennent nues, sans timidité, les matinées érotiques du mort.

V

Combat et perte du monde

L'homme en feu combattait, obscurci, sourd — sans oreilles visibles — ombreux; seul, pur minéral solitaire et tenace, avec une mystérieuse auréole, hors de l'atmosphère, du rivage, du ressac. Il n'avait pas de corps, ou l'avait perdu. Dans le bouillonnement, les mains translucides, les doigts persécutés, persécuteurs, tombaient dans un point noir, incertain, vide, totalement oublié en d'anciens combats rouillés. Les cheveux prenaient leur vol de corbeau, noir, obstiné, tenace, oblique. D'autres fois — selon l'avatar, la dernière impulsion, le nerf tendu — on aurait dit que le tremblement égarait le corps dans les ailes de la peur, et la chevelure en arrière, où le néant érige son désert de

sable. Le monde ne comblait plus son existence épidermique, absurde, évanouie dans les veilles d'une réalité arbitraire. Il ne donnait à son existence ni perspective, ni lumière, ni clarté, ni atmosphère. Perdue la peau qui entoure le tremblement léger ou la conscience du pied. L'œil — l'autre — vague, moins encore que le verre, que le pleur, suit son point — magie, cercle, lumière — et sa ligne selon sa pente intime, sûre, cellulaire. Il n'a pas de destin, et pourtant il suit son point. C'est une manière violente et imprévue d'en avoir un. Quelle couche obscure et dense couvre le monde? Les yeux — l'un et l'autre ensemble: lumière et ombre — irradient des verticales, vitrifiés. Sergio, ferme aboutissement du volume dans le paysage. Un œil suit le cours de la mort; l'autre, avec logique et réflexion, saisi d'un frémissement, rayé, observe perpendiculairement le combat. Le bras velu se prépare à la lutte aveugle de l'autre œil. Et c'est seulement une paupière sombre, bleuie, morte de ne pas s'ouvrir ni se fermer au loin, en rêve, ou simplement de s'obscurcir en nuit, en nuage. Ou bien il se rappelle la couleur très lointaine d'une fleur désormais oubliée, ou perdue.

Concordance de la toison, du sexe, du désir, de la forme, du corps. De l'ombre à la peau où hurlent les pores, et le désespoir et l'âme et les cheveux hurlent furieusement. Les crocs des cheveux. Le vide s'abandonne à toute souffrance, dans un blanc intense. L'œil trouble s'éteint, lumière réduite, douleur plastique. Le monde se voit violemment conduit à sa perte comme un être qui mourrait par les cornées sans le savoir; oui, par les paupières, qu'il est terrible de mourir obscurci comme dans son propre sous-sol, et de se résigner à combattre, posthume, privé de bras, de présence, minéralement, mineur cherchant sa mort.

Un souffle de cristal — presque de mort — ajuste les tempes. On sent l'aiguillon tenace qui aiguillonne l'intimité de l'os, la filiation de l'être. La bave qui sécrète la furie des pieds brûlés; le lent choir on ne sait où, peut-être dans un corps étranger, animal, rupestre.

L'homme s'est perdu dans un labyrinthe végétal, à l'horizon que distingue l'œil indicateur, dans ses propres traces calcinées: bien avant que la mort ne chante dans les maremmes.

D'où vient la mort? Peut-être naît-elle sous les paupières, sous les cils? On n'en sait rien, à moins que la tige ou la ligne ne l'explique. La mort arrive pieds nus et presque personne ne la sent. C'est une couleur, une révélation. Méfie-toi des clartés et des soudaines joies qui cachent des surprises.

C'est l'aube de l'homme perdu. Son bras affleure, difficile, velu, douloureusement.

C'est le courant de l'eau morte, que n'atteint pas l'écho de la rue; commencent la chute et la pesanteur de la tête, l'étouffement, l'inutile dessaisissement de la matière tiède, environnante. La lutte en pleine boue donne la mesure d'une nouvelle naissance; le coude affleure ouvrant la pierre, hurlant sa position. Le corps brouillé s'occulte, semblable au soleil dans le crépuscule, et il en naît un autre d'une couleur insoupçonnée. C'est l'heure où ne se rencontrent pas les corps qui bataillent. Les ongles longs restent à vibrer dans l'espace comme le vent au battement des tiges. Oui, c'est l'heure de ceux qui ne vivent plus, de ceux qui se sont engloutis à l'intérieur des yeux. On voit seulement les bras grossis, horriblement gonflés, défigurés, embrassant une gerbe de fougères gélatineuses. La lumière faillit à ordonner la matière; l'ombre bouscule le jour et l'horizon de l'homme finit par se perdre. Si on pouvait le suivre dans les acides, à travers les lignes brisées du ponant ou dans les horloges oubliées du temps! Immobilité. Immobilité de fléau. Entre la noirceur et un vague monde édenté, osseux, épineux, naît le hérisson. L'homme sent — entre les substances — sa propre germination. Ainsi se donne-t-il de nouveau au monde. Il apparaît seulement par le fond des plantes, perdu par les cheveux et par la nuque. C'est le cours du matin. Naissent les aiguilles de la famille des giroflées blessées. Naissent les giroflées dans les alcôves des amants défunts. Je ne puis oublier. Je ne pourrai oublier. L'homme

est suivi par l'aube des alcôves où les chevelures vibrent et vont s'accordant.

L'homme est dépourvu de gorge; il l'a perdue dans le dernier combat sans corps, sans ombre. L'amour passe le mur. Du côté de la rue, le rouge voyageur transperce la densité du refuge. Qu'est l'homme dans son espoir, dans la solitude de la rue? Mouvements absurdes, obscurité, idées fixes, tourbillons. Couleur. C'est cela, au mieux, la mort. Cheminer vers la mort: les pieds chus, sans direction, bien que les souliers conduisent vers une destination inconnue. La discipline de l'os — son pathétisme intérieur sur fond aveugle — annule la solitude. Exaltation. Sergio surgit comme une apparition sans corps; lui-même se tient dans le passé, affalé, sans rumeur, placide; une couche de ciel et de moisissure — rencontrant la lumière, l'ombre, le toucher de la peau, le tremblement — le recouvre avec le temps, l'enfonçant en mesure. Sergio doit avoir le souvenir de la lumière, souvenir anxieux avec de la boue dans les oreilles, les paupières verdâtres et les yeux opaques d'un monde mort, mais persistant, profond, urbain. Le monde de tous les hommes. Parce que c'est cela le terrible, en plus de la mort, sentir que l'être vit, passe, tourne au coin de la rue et jouit. L'amour franchit le mur à nouveau.

C'est cela le souvenir, la souffrance qui étreint Sergio depuis la vision de l'alcôve, dans laquelle n'entrent plus ni l'aube ni le chant d'allégresse. Craignez cette forme d'yeux qui porte le feu; épouvantez-vous de la cendre qui est la continuité. Toute la vie vous devrez vous consumer en désirs. Si vous ne les éteignez pas, bande de porcs, la mort hurlera dans vos corps. Et le corps pâle grandira martyrisé, intermittent, froid, sans plaisir, plein de doigts. Il sera horrible. Choisissez. C'est une bonne occasion. Encore une fois, choisissez. C'est le moment. L'aube ouvre les lits disparus. Le son des cloches se réfugie dans les vitres. Le sommeil ne peut être plus longtemps le refuge, la grotte, l'obscurité. Sors. Sous les draps bat lentement, vide de sang, l'épuisement de la cuisse droite; la gauche s'est offerte en entier à pores ouverts, presque violets, au contact parfaitement maudit. Ainsi, la cuisse est l'auxiliaire du matin dans son ascension,

dans son jardinage de tulipes qui ont poussé dans les fesses. Si ce n'était pour la couleur perdue de l'homme, la femme n'aurait jamais existé. Non pour la côte, mais pour la lumière, la nuance détachée, couleur d'étain. D'ailleurs, l'homme perd ses côtes et cela n'a pas d'importance. Le combat perdure avec le feu dans le dos; la flamme court sur toute l'épine dorsale, depuis le cul jusqu'à la nuque. Les premières fleurs s'ouvrent sur la peau du lit. Peut-être les fleurs viennent-elles de la jouissance? À quelle heure, de quelle couleur commencent-elles à s'ouvrir? Silence de la fleur dans la poitrine. La poitrine fraîchement ouverte, colorée, gémissante.

Que fait l'homme à se perdre dans le ventre de la femme? Véritablement, il vit toujours dissimulé pour ressortir avec de nouvelles tendresses éteintes. Qu'elle est lente la caresse parmi la douceur de la toison! Qu'elle est basse la marque à l'orée du ventre!

Le désespoir cherche et creuse seulement les corps jeunes. Tout le reste est comédie. Sergio jouit d'une tranquillité d'olivier. Dort-il? Vit-il? On ne sait. Ainsi, la fumée entre, sans paroles, seulement paupières, paupières. La musique vit en lui, telle une source, à distance de son corps vide, sans mesure ni mélodie. Voilà ce qu'est Sergio après avoir vécu. Mais la jouissance non plus ne peut mourir et là, vous le tenez dans la courbe de la divagation, lié, rageur et tremblant des dents, à la Lune perdue pour le monde.

VI

Mort de l'automate

Il est mort comme un gant sans doigts, oublié. Sans âme, ciel seulement, signal vide de celui qu'il a été, qu'il n'est plus et qu'il ne pourrait plus être. Cependant — qui peut le nier? — il est un

gant solitaire, oublié des mains, banni de liesse: larmes, gant tout simplement, rien, ou pour mieux dire, un homme perdu par les jambes, justement par le moyen où naît le point et jouent les tibias pliant dans les empreintes, et la mort, dans sa chute d'os, marche sur la lourde et douloureuse anatomie de bois vermoulu, éventré. Sergio s'en est allé déjà, depuis les parcours des miroirs où il est devenu fou; au-delà de la giroflée, par l'étroit chemin de pénombre au péril d'une mort inconnue, ses jambes se perdent. Qui tient, qui tire les fils subtils? On voit une chute atroce, lente, en tire-bouchon. Mais, s'il n'y a pas d'espace, par où descend le corps? Peut-être par ses propres galeries intérieures où l'amour éteint ses regards? Horreur! Gorge noueuse et sans voix! Quel salopard assez courageux le saisit à la gorge jusqu'à briser ses paroles? Qui a dérobé l'humidité des muqueuses de l'automate?

Encore une fois tombé de la falaise, sur les dents, la peau sèche, le chant étranglé dans les aisselles vives où se concrétisait le paysage. Ses vêtements sont devenus trop grands, obscurs, vastes et soudainement morts comme la cime des cyprès. Elle reste étroite cette vie qui a passé par tant de mort qu'elle l'habille depuis les pieds fourmillants. Avec ses rouleaux de fil de fer barbelé, la mort perce l'homme, elle le prend et le crible au milieu de la vie. Les épouvantails sont les sujets de ce destin. Qui pourrait nier qu'ils ont vécu? J'accuse les bandits nocturnes du Sud d'avoir extrait le squelette de l'homme par les nerfs des yeux. Merles maudits, hors-la-loi, criminels, qui laissez trace et bec. Obscurcissez la nuit des battements du cœur. Occultez l'ombre, le ciel, les étoiles. Laissez l'homme en paix, par les oreilles et par les yeux, et si possible par la poitrine qui bat, qui battait. Il veut s'allonger d'un bout à l'autre de la nuit, mais le squelette lui manque, son vaisseau intérieur qu'ils lui ont volé. Je vous accuse, encore une fois, du crime de l'os. Bien que cela provoque une nouvelle inquiétude et un nouveau trouble dans l'homme, j'insiste pour vous accuser et vous désigner de mes doigts de feu.

La poitrine plie, la respiration baisse entre les veines de lierre fumantes, d'une fumée qui se noie en dedans. La mâchoire tremble, aligne des rocs calcaires. Le rivage des gencives vers des

plages cachées. Des grottes aveugles. Des ombres divaguent, douloureuses, prises par la tête.

La barbe assez longue et couleur de plomb héberge les hérissements de la mort. Dans cette situation, l'homme est un passant végétal. Dans la barbe et sur les côtés de la barbe loge la mort. Il n'a que cette barbe. La barbe qui serait la vie d'un vieil homme. La vie effilée par la barbe. Le reste est mort. La seule chose qui ne doit jamais mourir, c'est la barbe.

Après être tombé, l'homme espère-t-il, peut-être, quelque autre révélation? Il aurait la peur au visage, sèche, cire, pommette, os. J'en suis sûr. Je sens déjà que mes rotules flanchent. Je vais tomber moi aussi, et dans de pires conditions. Je ne dirai rien par crainte de me sentir un corps mort dans l'espace. Et ce qui est plus grave encore, parmi les gens. Fuyez vos parents, premiers fossoyeurs. Je vous jure que si je me sentais mort, je ne penserais à rien. Je ne dirais rien. Tout simplement pour qu'on ne change pas d'opinion au sujet des morts. Je veux être un mort correct, je veux dire un mort qui sache l'être. Les morts sont pour la plupart composés de méchants. Il y a ceux qui sont désespérés d'être morts, et presque d'être vivants dans une situation désagréable et suspecte. Ceux-là s'appellent fœtus ou bossus. Je ne puis avoir connaissance de ces choses que par une vague inexactitude psychologique, supraphysique. Si je ne croyais pas la boussole de mon destin, je serais déjà tombé dans le tabou de la condamnation. Je ne serai pas un futur touriste de l'enfer. Le pauvre Sergio a passé un mauvais quart d'heure à cause de son audace. Là-bas, qu'il paie ses fautes, vagabond halluciné du songe. Toute collaboration lui serait, de plus, laborieuse, posthume, épouvantable. Vous le tenez avec la jambe prise par le chloroforme, la rotule entamée puis, sans la rotule: le cancer de la fuite, l'or d'Afrique. Proie de la mort et de la vie.

L'automate gît sur sa couche, dans son antre, et suit les routes innocentes de l'aurore et de la haine.

*

Une grande matinée descend du ciel. À son côté, l'air chante en lignes minuscules, en fleurettes nées pour les yeux des girafes du temps, sans arbres d'un été tapageur de carte postale. Une ligne vient d'en haut, il pleut. Si la lune ne se lève pas, maintenant qu'il est mort, c'est parce qu'elle ne veut pas le réveiller. Abaissez la lune sur son front évanoui, éteignez-la dans ses yeux qui la voient encore. Ou effacez-la au tableau noir de la nuit.

Sergio se reconnaît encore une fois à la première personne. Sauf qu'il est à l'ombre d'une matinée où il y a du soleil, des yeux, de la vie. Sergio maintenant ne voit plus rien. Il sent en surface la rumeur des gazelles.

Elle est maigre la main qui a oublié Sergio entre la nuit, l'aube et le cri. Est-ce une main ou la vie? Ce n'est pas non plus la lumière. Une feuille sèche tombe de l'Automne entre ses mains, détachée du Romantisme, d'une larme insistante de Musset ou mieux, de Lamartine.

La bourrasque ouvre des fissures dans ses yeux où un matin s'est arrêté soudain.

Comment sortent-ils des obscurs couloirs vides du sous-sol — entre brouillard et pesant ossuaire — les cris du mort? Ils sont restés là depuis le jour où il ne put glisser. C'est pourquoi la lumière oublia sa tâche d'être sous les paupières, dans les cornées de Sergio. Des cris épouvantables entre feuilles, mouillures et pierres expulsent le silence.

À cette hauteur de lumière zénithale — centrale et figée comme un tableau — ou à cette autre déjà de l'ombre, sans ses mains qui apparaissaient d'entre les racines et les grottes, Sergio ravalait dans sa gorge un nœud rouge, désespéré, tapi. Il exhibait des yeux exorbités comme jamais on n'en vit chez les fous.

Personne n'ignore comment se mettent en fureur les cheveux des morts. Ceux qui assistent aux agonies peuvent en parler. Seuls les yeux demeurent extatiques quand ils voient la mort arriver par ces yeux mêmes. Les yeux disent, et la gorge nouée ne dit pas, comment la mort arrive. Le corps se relâche cependant, à la fin, revenu de la terreur. La plainte déjà froide entre dans les chairs, dans les pores fermés par la haine de la terre. C'est l'écho de la plainte qui agite encore les cadavres. Le silence des morts élève la zone de l'oubli. Là chantent les oiseaux et les fleurs endormies. Ou la voix s'éteint sur le versant des morts.

Celui qui nous entend ici, celui qui nous a vus, meurt. C'est la contrée inexplorée d'où surgissent les yeux et les signaux humains. N'oubliez pas ce parage où s'éveille la voix, où le coq s'éveille.

VII

Métamorphose de Sergio

(Première partie)

Sous quelle apparence, solide ou gazeuse, de rideau non pas même imaginé au temps d'épouvante, Sergio apparaît-il, s'efface-t-il, gît-il? À quelle température donnée à l'être ou dans quelle atmosphère propice à la destruction? Dans quel monde ignoré? Voulez-vous le savoir? Demandez-le aux pressions hors d'haleine, obscurcies et déjà profondes, creusées. Frappez dans le flot des martyrs à feu vif. Sans pitié. Collez l'oreille là où les os se taisent si sévèrement qu'on admire la loyauté observée par les morts envers la mort.

Vous avez perdu des silences profonds dans ces climats de martyr. Il vaut mieux ne pas ausculter le vide de Sergio. Ses veines sont remplies d'air, de la brise des ères. Craignez les courants maraudeurs qui se cachent dans ses yeux: rayons voraces, dévastateurs.

Je vous ai déjà parlé des yeux de Sergio. Ils n'existent plus à présent. L'ombre seule, l'ombre. Reculez devant ce tableau, si vous ne voulez pas perdre la vue comme Sergio l'a perdue en le voyant, comme il faut la perdre, en le voyant. Ne vous dissimulez pas entre les draps ou dans l'épaisseur du bois craintif et sinistre.

Vous avez perdu misérablement. Vous n'avez pas vécu, pas plus que vous n'êtes morts. Vous êtes debout, rigides, militairement sur vos squelettes comme des sentinelles.

On a oublié sur terre la disposition intime de la chaux en marche, nomade du sujet.

Sergio n'existe plus, bien qu'il ait vécu au point de donner asile à l'éclair dans ses yeux. Vous, en revanche, vous resterez dans un silence de feu, exempts de peau et de courants osseux.

L'obscurité de Sergio s'accroît au loin, au-delà du silence et des oreilles qui le cherchent. Au-delà, Sergio, dans le néant.

*

(Deuxième partie)

Invitée dans les eaux profondes — là où se tait le monde et où seuls vivent le lierre et les courants d'eau dormante — la tempe de Sergio se modelait avec la ténacité plastique de la mort. Là, vous le tenez hors de lui, hors du destin de sa propre obscurité vide de formes et d'ombres. Errant en des matières perdues. Au fond de vous — à l'oreille si vous voulez — vous sentirez le déchirement lent, profond, de Sergio, au cœur des plantes, des minéraux, de la douleur des surfaces aveugles. Dans les pénéplaines ensoleillées et farouches, les animaux abattus, la langue pendante, perdent leur sang, morts de soif.

Ici, le terrain est favorable pour s'enquérir de l'être perdu et l'ensevelir. Ne l'oubliez pas. Aucune couardise ne vous incite à la désespérance par crainte des transformations ou des surprises humaines. Sonder — si possible — les caves de la mer où les bas ressacs échafaudent des mythes marins.

Entendre toute une nuit enfermée dans une chambre, la sourde rumeur rayée des courants souterrains. Ne pas abandonner — une fois retrouvée la latitude perdue — le destin de qui souffre en des îles de lichens englouties.

Ne pas permettre que la moisissure ensevelisseuse œuvre dans la volonté de l'homme et, moins encore, qu'elle recouvre les réalités de nos us et coutumes qui furent des plus intimes. Endiguer la fantasmagorie qui nous lacère aux temps de l'existence. Ouvrir des plages à toutes vos jouissances. Fendre les aurores. Et remplir la fonction spécifique de l'organe jusqu'à noyer de funestes veilles. Et que cèdent les larynx secs au bonheur des brumes matinales.

Maintenant, nous sommes avec honneur en notre place. Il ne faut pas céder aux coups qui ouvrent la terre et enflamment les bois, encerclant des vies. Donnez de vous-mêmes jusqu'à des horizons improbables; et qu'en cette situation conquise de haute lutte nous soit donnée la tâche de voir comment subsistent le monde et les hommes en lutte.

Si ce n'est pas le point d'arrivée, nous nous serons trompés comme sur la terre. Nous serons dans la même situation que Sergio, errant, sans le savoir, entre des matières étranges, fluant de chaudes profondeurs gazeuses, jusqu'à des corps inorganiques. Voyez-les sous la lentille; suivez-les plus loin encore avec vos propres os. Mais tout cela soutenu, avec une lente humanité saturée.

Vous l'avez ici en ce clair métal qui semble un œil sans amour. Ne soyez pas offusqué par sa condition. Je me suis habitué à ses changements de nature, de telle sorte que ma vie perçoit sur un rythme égal sa création.

Maintenant, vous connaissez ses mouvements. Flux et reflux. Son murmure à voix basse, lointain, en ressacs de mers oubliées pour le triangle. Vous connaissez sa position? Cherchez-le. Si je le faisais moi-même, il sortirait comme une trompe de mon sein, d'entre les veines les plus ouvertes à la circulation fiévreuse, désespérée.

Lui tout entier — Sergio — devient mon intimité. Une vie nouvelle où tout s'ouvre par nature, en personne, par enchantement.

Suis-je moi-même Sergio, peut-être en un autre temps passé ou à venir? Cette question à moi-même n'est pas due à une crise logique et méditée, mais plutôt à une urgence soudaine sans poumon d'air, de contact intime. Toutefois, cela m'offusque et obscurcit jusqu'au temps sans nom et sans nombre. M'émeuvent en mes tibias transparents des bouffées de soleil. C'est un autre moment, sans idées excessives sur la vie et le train du monde. Sans une clarté sur le mouvement des êtres désespérés parmi les traîtres récifs. Comme un oubli de liège flottant, en complète infiltration au fond d'on ne sait quel bagne désigné au hasard du sang, ou dans la lutte des yeux épouvantés.

VIII

Brûlés vifs

Cela ne fait que quatre siècles que moi aussi je fus brûlé en Place de Valladolid. Et mes os furent détruits. Privés de toute possibilité de repos terrestre. Sont-ils dans l'«au-delà» (sans inquiéter ceux de l'«en-deçà»), désirés par les saintes et par celles qui ne le sont en rien? Là bas, vous reconnaîtrez mes ancêtres brûlant en une furie de bouches ouvertes et frémissantes, reflet mimétique de la haine de dieu. Mes rouges ancêtres! Une plaque porteuse

de la plus répugnante intention, jésuitique et inquisitoriale, condamne les actes du libre arbitre: condamnation à la souffrance et au supplice éternels. Mais je sors d'en dessous de la terre et des cendres sans faute pour vous condamner aussi. Je sens dans ma voix le grincement des veines depuis le jour du martyre. Monte encore en moi la protestation posthume qui dans le futur se transformera en libération, en triomphe définitif contre les puissances de l'infamie. C'est le cas, cependant, qui n'attirera pas l'attention des inquisiteurs soutenus par le synode et, surtout, de la «volonté divine» qui toujours agit contre les justes. Dans les rues de la vieille cité courent encore les pas qui s'éteignirent dans le tourment, à la chute des têtes sur l'échafaud. Ce sont les ombres de toute une famille: hommes et femmes brûlés vifs. Vous en voulez plus? Il est encore possible de s'en remettre à la circulation violente du sang, dont la mémoire n'oublie pas.

Je me rappelle le jour de la fête ordonnée en vue du sacrifice par la Sainte Église Romaine, complice de la mort. La gourmandise des prêtres ventripotents célébrait l'événement et l'ivresse des dieux, la réussite désolante et antihumaine. Mes os et ma mémoire sont faits de telle sorte que je sens tout ce qui passe par eux. Et depuis la communion, faite sans le vouloir — dans l'innocence de l'hostie — je vous accuse avec les nausées de la communion.

Le jour du sang, le supplice incendia la ténébreuse Place de Valladolid où subsistent de sombres souvenirs comme l'extermination d'Alvaro de Lerna, la tête tranchée, et de tant d'autres victimes qui sont mes ancêtres et qui précèdent ma répulsion envers ce passé et l'expression irrévocable de mon idéologie présente.

Aux quinquets urbains de Valladolid, précisément, furent pendus par les cheveux, avec une cruauté dévote, les têtes des martyrs qui, plus tard, tombèrent à terre grâce à l'Inquisition.

Au XVIè siècle gît une famille, non étrangère à la mienne, brûlée vive en un spectacle alors quotidien et sans pardon, mais dont le sang invaincu arrose l'aventure sur un Nouveau Continent.

IX

Note

En cette affaire scabreuse, abominable et criminelle, conduite par l'Inquisition espagnole aux siècles d'obscurantisme, la parole est à nul autre qu'à celui qui fut inquisiteur repenti. Voyons de qui il s'agit:

Juan Antonio Llorente, prêtre et historien espagnol. En 1785, il est nommé commissaire de l'Inquisition à Logroño, et en 1789, secrétaire de l'Inquisition de Corte. Relevé de sa charge sous l'accusation de tolérance excessive. Participa à l'Assemblée des Notables de Bayonne (1808) et fut membre du Conseil d'État. L'Inquisition étant supprimée par Joseph Bonaparte (1809), il est chargé de la conservation de ses archives, ce qui lui permit plus tard d'écrire l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*[1] (1817-18) qui ne fut publiée en espagnol qu'en 1822. Il fut à la tête de l'organisme chargé de la suppression des ordres monastiques (1809) et directeur des Biens Nationaux. En 1814, il s'installa à Paris où, en raison de la publication de son livre, il lui fut interdit de dire la messe et de recevoir la confession. Après avoir écrit *Retratos políticos de los Papas*[2] (1822), il fut expulsé de France et s'établit à Madrid.

Voici donc le *Curriculum Vitae* du célèbre personnage et surtout, en même temps, le récit de son histoire et de son évolution idéologique, ce qui détermine, sur le tard, sa libération par rapport au culte et à l'Église catholique négatrice du Christ et des catacombes de Rome.

Cet historien était le mieux placé pour se prononcer sur l'*Histoire de l'Inquisition espagnole*, en raison de sa connaissance et de son expérience pour avoir été au sein même du monstre.

1. En français dans le texte (N. du T.).
2. [Portraits politiques des Papes]

X

La ville et l'asile

La ville vit de l'asile. Elle ne pourrait pas vivre sans ce panorama gris, malade de bordures sombres qui rendent fou. Sans ses arrière-cours où le soleil n'arrive jamais, ni le ciel, ni les prières bégayées de ceux qui meurent sans espérance. Là où ne parvient pas la voix qui s'étrangle dans les gorges fermées et sans salive. La voix et le désespoir qui se nouent et cicatrisent sur des faces idiotes, allongées par une misogynie onaniste de la pénombre.

La ville oublie ses enfants comme les rues oublient, dans la nuit haute des clameurs du rut, les échos des grèves du jour, les râles des agonisants.

Quand les hommes reviennent de l'asile, ils sont déjà devenus autres, défigurés, transformés. Celui qui s'appelait Jean s'appelle Pierre désormais. Les âmes se troquent contre d'autres, souvent inconnues, étrangères, pénitentes.

Timides, ils passent par les rues hostiles parce que celles-ci leur rappellent les paradis de la folie où les êtres ne se reconnaissent plus lorsqu'ils se rencontrent ou se heurtent, déments.

Sergio maintenant ne passe plus précisément dans sa rue — il a oublié le numéro de sa maison. On n'imagine ni ne sait en quel endroit, en quelle demeure il pourrait se trouver. Sa vie de citoyen n'a laissé ni empreintes, ni traces. On l'imagine vivre absent, au loin, sans latitude, en une étrange image spécifique et géographique, avec sa couleur, mais sans aucun son, en un silence de fleur et d'insectes. On le perçoit sans cette intimité de voisinage par le truchement des drames advenus dans la ville. On ne peut pas dire — par exemple — qu'un tel le connaît, qu'il parle avec lui du temps qu'il fait ou de sa condition occulte et déchirée par l'oubli, sans perspectives.

Sergio est au monde comme une carte d'identité transférable à la mort. Lui non plus n'est pas ce qu'on peut appeler un mort. Ce mot ne concorde pas avec son état. D'ailleurs, il n'assiste pas aux cérémonies qui nous sont familières.

Dans les hameaux solitaires où se posent l'aube et l'oiseau, Sergio est recroquevillé, obscur, presque imperceptible dans le temps qu'on ne sent pas, dans la voix qu'on n'entend pas. Sergio souffle des cellules musicales. Écoutez-le à fond sur sa planète captive.

Le monde naturel roule aux limites de Sergio. Le monde matériel où il colle les oreilles, le tympan musical et le larynx humain, restes d'autres temps, car c'est une vaste forme, de nature obsessionnelle et hallucinée. On peut le trouver dans les végétaux et les minéraux abrupts. Cette tâche doit être une tâche de découverte. La quête de l'homme est ardue et, surtout, dangereuse. Parce que si on rencontrait seulement une pierre au timbre humain et que l'on n'entende pas l'écho de l'homme, Sergio approfondirait alors les latitudes inconnues de la mort. Une pierre peut nous donner, dans son exil naturel, la sensation de l'absence physique. Une pierre seulement. Mais un homme couché sous la pierre, avec son tumulus et son nom, est création et deuil du monde.

Xavier Abril
traduit par Daniel Lefort

Xavier Abril, son corps et lui

«Nuestro poeta ultra-avanzado». Cette définition — que César Vallejo applique avec une affectueuse ironie à Xavier Abril dans une lettre de 1927 à son frère aîné, Pablo Abril — n'a pas pour seule portée de confirmer le rôle discrètement tutélaire que le grand poète péruvien exerce en Europe auprès de son jeune disciple, alors malade et exalté. Elle signifie également la vigueur de l'enthousiasme qui porte Abril vers les formes les plus novatrices de la poésie et de l'art de son temps.

Né en 1906 à Lima, Xavier Abril publie dès l'âge de dix-sept ans dans divers journaux péruviens, mais sa vocation poétique s'affirme en Espagne — où il voyage en 1926 — et à Paris — où il se rend l'année suivante. Il a — semble-t-il — rapidement connaissance des activités surréalistes — dont il fera état auprès de José Carlos Mariátegui et de sa prestigieuse revue Amauta — *mais sa curiosité pour toutes les formes de la modernité l'écarte d'une participation directe au mouvement. Les rythmes poétiques de l'avant-garde tout comme son amour du cinéma l'amèneront à composer les textes novateurs d'*Hollywood *(Madrid, 1931), mais l'expérience prolongée de la maladie — poitrinaire ou vénérienne — et du rêve a déjà orienté ses premiers recueils:* Taquicardia *(1926) et* Guía del Sueño *(1925-28), réunis plus tard dans* Dificil Trabajo *(1935), que Westphalen préfacera.*

Cette production initiale fournit la matière de l'exposition Juan Devéscovi-Xavier Abril, dessins et poèmes *organisée à Paris en novembre 1927 avec un catalogue préfacé par Jean Cassou: débuts parisiens guère différents de ceux de son compatriote César Moro qui, en mars de la même année, avait présenté plusieurs œuvres plastiques dans une exposition dont le catalogue portait la signature de Francis de Miomandre. Mais des positions similaires et des goûts semblables n'ont suscité aucun rapprochement entre ces deux poètes qui gagneront séparément — et à des époques différentes — l'amitié de Westphalen: situation somme toute assez fréquente étant donné la multiplicité des tendances, cénacles, groupes et clans qui font de la bohème intellectuelle et artistique parisienne — surtout à cette époque — une marqueterie sociale sans cesse changeante et recomposée.*

La verve qui nourrit les premiers recueils est de même nature que l'inspiration qui préside à son roman, L'Automate. *Commencé à la fin de 1929 à Lima, achevé au début de l'année suivante à Madrid, il est resté inédit, hormis le chapitre V publié dès 1930 dans la revue madrilène* Bolivar *et, bien plus tard, les chapitres III, IV et VII dans le numéro spécial d'hommage à Xavier Abril de la revue péruvienne* Creación y Crítica *(n° 9-10, Lima, 1971). Canaliser «les possibilités dramatiques de [son] sang» constitue pour Abril le moyen privilégié de donner forme à sa création. Le vertige de l'arythmie cardiaque induit une poétique de la pulsation déréglée. L'obsession du mal physique constitue le fil narratif d'un récit où le ressassement des images autour de quelques motifs privilégiés n'est pas étranger à l'*automatisme *dans le langage dont l'*automate *serait la mortelle figuration. Il est significatif en ce sens que son auteur ait considéré ce court roman comme le texte le plus surréaliste qu'il ait jamais produit. Sa composition syncopée laisse transparaître en filigrane un engagement révolutionnaire qui s'inscrit dans le droit fil de la pensée de José Carlos Mariátegui et rejoint parallèlement mainte* position politique *du surréalisme au temps de la ferveur marxiste.* L'Automate *est écrit en effet au moment où l'effervescence politico-sociale en Europe sollicite Abril sur tous les plans. Son amitié avec Rafael Alberti en Espagne, sa participation au Congrès de Paris pour la Défense de la Culture en 1935 reflètent, entre autres choses,*

une position révolutionnaire et antifasciste dont témoignent littérairement les textes de Declaración en nuestros dias *(recueil édité tardivement en 1988) et les poèmes de* Descubrimiento del Alba *(1937).*

La guerre civile espagnole le renvoie en 1937 à Lima, où il demeure la plupart du temps jusqu'en 1952, date à laquelle il fixe sa résidence en Uruguay. S'il continue à écrire des poèmes[1]*, sa notoriété et son audience, notamment en Argentine, au Pérou et dans son pays d'adoption, tiennent essentiellement à ses travaux critiques consacrés à César Vallejo, José Maria Eguren et Stéphane Mallarmé — qu'il commente et traduit.*

Nommé officiellement attaché culturel du Pérou en 1972, Xavier Abril voit dans sa vieillesse ses œuvres éditées ou rééditées grâce aux soins de ses amis les plus proches. Il meurt à Montevideo le 1er janvier 1990.

Daniel Lefort

Je tiens à remercier particulièrement Maria Luz Canosa de Gomensoro, fidèle amie du poète en ses dernières années, qui s'est dépensée sans compter — avec Rafael Gomensoro, son mari — pour faire éditer, rééditer et mieux diffuser l'œuvre de Xavier Abril. C'est elle qui m'a procuré une copie du manuscrit de L'Automate, *et c'est dans la notice bio-bibliographique de Xavier Abril qu'elle a rédigée en préface au recueil* Poesía inédita (1921-1976), *publié par ses soins à Montevideo en 1994, que j'ai puisé l'essentiel des renseignements contenus dans la note ci-dessus.*

1. V.V.V. *publiera à New York deux sonnets de Xavier Abril dans son n° 2-3 de mars 1943.*